

# Alexandre Perrier

## (1862-1936)

MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, GENÈVE | DU 19 MARS AU 23 AOÛT 2009

### COMMUNIQUÉ DE PRESSE

*Genève, février 2009.* – **Vingt ans après une première et fructueuse collaboration, le Musée d'art et d'histoire s'associe à nouveau au Kunstmuseum de Soleure pour mettre à l'honneur un peintre largement représenté dans les collections de notre institution, Alexandre Perrier. Artiste singulier, contemporain de Ferdinand Hodler et de Cuno Amiet, il est l'un des représentants importants de la peinture suisse de paysage. Près de quatre-vingts peintures, quelques dizaines de dessins, une multitude de carnets de croquis et de pastels, tel est l'ensemble que le soutien de nombreux prêteurs privés et publics a permis de rassembler ; l'occasion est ainsi offerte de découvrir ou de redécouvrir un artiste que la mémoire collective a quelque peu délaissé.**

Le parcours d'Alexandre Perrier le mène tout d'abord sur les chemins des arts appliqués, et plus particulièrement à Mulhouse, où il suit une formation de dessinateur sur tissus. Fort de cet apprentissage, il reprend la route et s'installe à Paris, en 1891. S'il y assure sa subsistance quotidienne grâce à une activité de dessinateur de mode et de costumes, il n'en oublie pas sa « véritable nature » d'artiste qu'il découvrait quelques années plus tôt : « Ces derniers temps, il s'est fait une grande révolution chez moi. [...] Tous les sentiments et les passions qui sommeillaient en moi, faute de stimulant, se sont éveillés et ont réagi sur le corps aussi bien que sur l'esprit, à tel point que la vue qui s'affaiblissait chez moi est presque totalement raffermie. » (lettre à sa mère, 24 juin 1883) Dès son arrivée dans la capitale française, il expose au Salon des Indépendants (deux tableaux, dont la *Jeune Convalescente*) et fréquente artistes et gens de lettres tels Albert Trachsel, Mathias Morhardt, Ferdinand Hodler, Rodo, Eugène Grasset ou encore Édouard Rod. Ces années parisiennes sont ponctuées de séjours d'été, en Suisse, à Genève, ou en Haute-Savoie ; de longues périodes qui lui permettent de se consacrer alors pleinement à son aspiration première, la peinture. De retour à Genève à la toute fin du siècle, il poursuit son ascension : médaillé de bronze à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, il participe, aux côtés de Hodler et de Amiet, à la Sécession de Vienne.

C'est au paysage – outre quelques portraits et des compositions symbolistes – et à la montagne en particulier qu'il voue toute son attention : le Salève vu de Collonges, le Praz-de-Lys au-dessus de Taninges, le lac Léman et le Mont-Blanc constituent les motifs récurrents de son œuvre qu'il n'aura de cesse de peindre et de dessiner, au fil des jours et au gré des saisons, dans une tentative d'en retenir lumière et atmosphère.

Si cette réinterprétation d'un même paysage peut rappeler l'un des éléments importants de l'impressionnisme, la démarche artistique d'Alexandre Perrier se révèle toute différente, voire opposée à celle du mouvement de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne peint pas sur le motif mais s'accompagne, lors de ses promenades, de carnets de croquis sur lesquels il esquisse des éléments de paysage, notant parfois précisions de couleur ou de lumière : « Forte brise qui raye le lac en ciel foncé. Brise légère qui trouble la surface de l'eau mais en gardant les silhouettes du reflet. » ou encore « effet de pluie, roche violet foncé, vert velours foncé émeraude [...] » (carnet 1 de l'artiste). Puis, dans la solitude de l'atelier, s'inspire de cette « mémoire » dessinée en transposant les composants essentiels, libéré du modèle réel et de l'atmosphère passagère.

D'un point de vue stylistique, on a pu associer Alexandre Perrier au néo-impressionnisme qu'il découvre dès son arrivée à Paris ; il adopte en effet, dans ses premières années, la touche divisionniste. Mais c'est dans une plus grande liberté qu'il adaptera les moyens techniques à chaque nouvelle sensation. Ainsi, il délaissera peu à peu certains des principes du néo-impressionnisme pour une plus grande autonomie de la couleur et une touche plus linéaire.

*Visions de montagne*, tel est le titre qu'Alexandre Perrier donne à nombre de ses compositions. Il n'est pas question ici de vision fugitive mais bien de la transcription d'une vision intérieure, libérée de la fugacité de la sensation. Le travail à l'atelier lui permet de ne retenir que l'essentiel, l'immanence de la chose vue. Son art devient ainsi lieu de méditation et d'évocation paisible et poétique du sublime. Charles-Ferdinand Ramuz n'écrivait-il pas, en 1907 : « La montagne de Perrier est dépouillée de pittoresque ; il n'en a pris que ce qui dure. » Ici donc, point de cassures ni de contrastes abrupts mais une peinture aux lignes mélodiques subtiles, rythmée par les accents pointillistes du trait ; s'il s'inspire en effet de la technique néo-impressionniste au début de sa carrière, il évolue vers une touche plus libre, dissociant couleur et dessin, une démarche artistique qui confirme son originalité et sa modernité.

*Commissaires de l'exposition* : Nadia Schneider et Isabelle Payot Wunderli

Avec le soutien de la Fondation Hans Wilsdorf